

Ariane Dupuis

Lauréate du 3^e prix du Concours littéraire Critère

Étudiante en Sciences, lettres et arts au Collège de Maisonneuve

Tu perds ton corps

Quand tu as commencé à exister pour la première fois, tu n'étais même pas encore en vie. Tu n'étais qu'une idée, qu'un concept abstrait dans l'esprit de ta mère, puis de ton père, et de tous ceux qui les connaissaient assez bien pour espérer te connaître aussi. Tu n'étais pas là quand on t'a pensée pour la première fois. Tu n'avais pas encore de corps pour être vue et être réelle. Tu n'existais pas encore assez substantiellement pour entendre la première fois qu'on a prononcé ton prénom pour la première fois. C'est aussi autour de ce moment que s'est construite la première image qu'on a vue de toi, à travers une photographie floue en noir et blanc; tu partageais le corps de ta mère.

Puis, tu ne te rappelles certainement pas la première bouffée d'oxygène que tu as inspiré en pleurant, les yeux fermés, ni à l'instant précis où on t'a regardée pour la première fois sans avoir besoin d'une machine et d'un écran; ton corps existait seulement pour permettre à tes parents de te bercer, pour te permettre de pleurer, de boire, de dormir. Tu ne te rappelles pas à quel âge tu as constaté que tu étais l'enfant que tu voyais dans le miroir, que tu as réalisé que tu pouvais avoir le contrôle sur tes mains ou tes jambes, l'âge auquel tu as pris conscience que tu existais tangiblement et pouvais être regardée. L'idée d'avoir un corps bien à toi te rendait un peu fière, comme si tu pouvais finalement commencer à exister pour toi-même, te soucier de bien faire les choses. Avoir un corps te donnait de grandes responsabilités.

Tu ne te souviens pas tu étais âgée de combien d'années quand on a commencé à te répéter que tu étais jolie, à quel âge tu as commencé à l'entendre comme un ordre plutôt qu'un compliment. Comme une responsabilité de plus. Tu ne te rappelles pas avoir grandi, avoir vieilli, avoir meublé la vingtaine de révolutions qui a sculpté ton corps, que tu tentes encore d'appriivoiser. Tu ne te rappelles pas à quel moment tu as commencé à le perdre, ce corps. Peut-être, sûrement, certainement, qu'il ne t'avait jamais véritablement appartenu, et que tu ne faisais que le traîner, que le porter comme un porte un vêtement qui démange sans pouvoir l'ôter. Mais tu sais que chaque jour, chaque minute, tu le perds encore plus, que chaque seconde, ta peau, ton visage, tes gestes te dissipent et s'expédient dans les objets perdus de ta conscience, te fuyant inlassablement.

La plupart du temps, ça commence le matin, quand tu te réveilles et que pendant un millième de seconde, tout disparaît et tu n'es pas un corps et tu ne sais plus rien, seulement que tu es en vie. Rien n'existe, et pendant ce millième de seconde que tu aimerais tant faire durer une seconde de plus, une éternité, tu ne connais plus ton prénom, ton âge, la couleur de tes yeux et la forme de ton nez, tu as déjà oublié qu'est-ce que ça fait d'être regardée, d'être appelée par un prénom qu'on t'a donné, de te reconnaître dans le miroir. Puis tout apparaît comme un coup de poing que tu as cessé de ressentir, tu te souviens d'hier et de tous les jours qui l'ont précédé, tu deviens matière et tu recommences à meubler ta propre existence.

Tu te lèves et ça te frappe encore une fois, quand tu vois le miroir de ta chambre vomir ton reflet, tu perds ton corps pour la première fois de la journée et tu n'arrives plus à te discerner dans le brouillard de tes traits fatigués. Tu scrutes sans avoir besoin d'une loupe tes cernes violacés et tu aimerais demander à ton reflet combien d'hivers ont passé à travers ton corps cette nuit. Tu regardes ton visage froissé par tes inquiétudes nocturnes, ton ventre terrorisé d'exister comme un kamikaze prêt à crever, tes cuisses qui semblent être unies pour le meilleur et pour le pire jusqu'à ce que la mort les sépare, et tu demandes à ton image si c'est vraiment elle, la version

de toi que tout le monde perçoit, tu te demandes si le miroir te ment. Ton corps ne t'appartient plus, ton reflet non plus, et tu vis dans une enveloppe qui te fait sentir inconnue, immigrée dans une prison de chair; ton corps et toi, vous vous disputez la guerre froide pour le reste de la journée.

Puis tu finis par quitter ta chambre et l'immunité qu'elle te garantit face aux regards qui ne sont pas les tiens. Toutes les vitres, les fenêtres, les rétroviseurs sont à esquiver. Mais c'est inévitable, tu perds ton corps dans le miroir de la salle de bain publique aussi, quand tu relèves ta tête pour vérifier si tu es encore bien en vie tandis que tu prends ton temps pour te laver les mains, assez de temps pour tracer l'amorce d'un sourire que tu ne parviens même pas à déchiffrer. Tu restes concentrée pour ne pas croiser les regards des autres femmes à tes côtés qui, elles aussi, dissèquent des yeux leur reflet de la même façon qu'on tente d'identifier un corps à la morgue. Tu tournes la tête, presque imperceptiblement, pour essayer de trouver l'angle parfait, celui qui t'avantage, te donne l'air jolie mais sans avoir besoin d'essayer de l'être, mystérieuse mais facile d'approche, bienveillante mais pas naïve. Tu ne l'as jamais trouvé, cet angle, alors tu abandonnes encore et détournes ton regard de toi-même, ou du moins, de cette ébauche de toi-même qui semble avoir été falsifiée. Tu te sèches les mains puis ton reflet te rattrape inévitablement, car tu n'es que son apôtre, tu ne peux pas fuir. C'est lui qui devient maître de tes gestes, si bien que sans même que tu l'aies commandé à ta main, elle vient se poser dans tes cheveux pour replacer une mèche rebelle. Elle ôte une poussière qui trônait sur ton chandail, lisse ta joue comme pour l'amincir sans y parvenir. Tu continues à fixer dans le miroir cette femme qui possède les mêmes traits que ceux tu as déjà vus sur les des vieilles photo de toi enfant, et tu te dis que tu dois avoir âgé d'au moins cent ans, avoir fait mille guerres et pleuré un million de fois depuis. Tu dévisages cette fille qui se détache lentement de son déguisement d'adolescente et qui s'use par le temps comme les vagues usent les falaises qu'elles frappent; ton corps est le pare-balle des saisons. Cette façade de toi qui te ressemble intégralement des pieds à la tête, mais qui n'est pas toi. Elle est plus encore, elle est une variante de toi qui arrive à tordre tes

moues en sourires, à dissoudre ta colère dans des silences courtois et à noyer tes malaises dans une plaisanterie effacée. Tu la regardes encore et tu sais que les battements de ton coeur ont accéléré tout légèrement, si peu que même le meilleur cardiologue ne pourrait pas le percevoir, mais toi tu le sais. C'est la poussée d'adrénaline qui te rend prête à te défendre en cas d'attaque. Aux armes, ton reflet connaît les meilleures tactiques. Tu t'expatries, réfugiée de l'imposture.

Et alors que tu te crois finalement à l'abri, dès que tu croises quelqu'un et que tu oublies de baisser la garde, tu perds ton corps quand tu te heurtes à ta silhouette déformée miroitée par des yeux qui ne sont pas les tiens.

Dans les yeux d'hommes que tu ne connais pas, des fois quand tu sors le soir, des fois quand tu restes bien immobile dans le métro, des fois quand tu marches vers chez toi épuisée après une journée à travailler, ces yeux qui filtrent tes inconforts et dénaturent tes membres. Ces yeux qui te harponnent stoïquement, qui se servent de tes silences comme œillères, qui profitent de tes hésitations pour négocier plus fort les hectares de ta peau qui leur appartiennent.

Dans les yeux d'inconnus, à longueur de journée, à toute occasion, qui étouffent ton décolleté dans des jugements prêt-à-porter. Ces mêmes yeux qui s'indignent de l'éclat fier de tes lèvres écarlates. Ils ordonnent à ta bouche de s'effacer, ils commandent à tes paupières de se fermer pour confiner ta personnalité dans ton portrait maquillé. Tu les écoutes et tu te défigures. Peut-être que la désinvolture est la nouvelle tendance mode qui saura décrocher leur approbation, peut-être qu'en faire trop est le piège à la condamnation. Mais alors, ces mêmes yeux préféreraient que tu censes ton insouciance avec des vêtements soumis à un décorum distillé, comme si ta simple féminité n'était pas assez soumise à des normes, même déshabillée. Ils auraient aimé que tu symétrises ton visage, que tu camoufles ton insuffisance. Ces yeux-là ne veulent pas posséder ton corps, car ils se remplissent de dédain à sa simple vue, ton corps est pour eux ton accessoire de mauvais goût, et ils ne le possèdent pas mais le rejettent, ils le rebutent tant qu'ils l'exilent de toi, et soudain tu le perds encore une fois.

Et il semble qu'il n'y ait plus aucun endroit où tu trouves le moyen de te sentir suffisante, car tu perds même ton corps dans le corps de tes amies et celui des autres femmes qui ont passé dans ta vie. Dans leur ventre gavé de vide, leur sourire immaculé, leurs longues jambes dignes qui pourraient soutenir le Panthéon; leur corps qui déforme le tien par leurs proportions souveraines. Tu ne possèdes plus ton corps car tu deviens aveugle pour éviter de le regarder en face, tu crèves tes yeux pour ne pas crever de médiocrité.

Puis, à chaque seconde où tu dois quêter un semblant de considération, ton corps te semble être un souvenir. Quand tu dois te tenir bien droite pour être estimée, quand il devient instrumental à la pertinence de tes mots. Tu le sais trop bien, ton corps est un pantin. La marionnette de ceux qui règnent au sommet des pyramides, la poupée des normes et des coutumes rigides. Tu en es sûre maintenant, tu l'as perdu il y a longtemps. Tu l'avais perdu avant même d'y habiter; ça a toujours été comme ça. Tu te bats chaque jour pour le retrouver, morceau par morceau, membre par membre. Ton corps est écoeuré de devoir jouer avec des règles qui ne lui plaisent pas car il n'a plus d'énergie à vouloir les changer.

Alors tu emploignes ce qu'il te reste de dignité pour t'en faire un parfum, tu extirpes tes épaves d'amour-propre et en confectionnes des vêtements sur mesure, les seuls vêtements qui parviendront à coller parfaitement à ta peau.

Tu ne veux plus exister exclusivement dans ta prison organique, tu veux briser ses parois restrictives, ses cloisons démodées. Car tu es épuisée de devoir lui épiler sa puberté, de dépeindre ses émotions à coups de pinceaux d'artifices. Tu n'en peux plus, de laver chaque jour ton visage, tes yeux et ta bouche pour y déloger la lâcheté qui t'empêchent de les manier comme tu l'entends: tu ne veux plus avoir à récurer tes dents pour censurer la franchise qu'elles broient.

Ton corps devient une révolte. Parce que trop souvent, c'est seulement quand tu t'isoles qu'il t'appartient. Parce que trop souvent, tu t'écrases sous la pesanteur des présomptions à son sujet, à ton objet. Parce que trop souvent on réduit ton volume pour mieux te piler dessus. Parce que trop souvent, ton corps est la rançon de ton esprit.

Tu ne te souviens pas la première fois que tu t'es reconnue dans le miroir, pas plus que la première fois où tu as remarqué que tu ne ressemblais pas à ton frère ou à tes amis, que vous ne portiez pas les mêmes vêtements, que vous ne marchiez pas avec la même assurance, que vos mots n'avaient pas la même valeur. Tu as grandi en devant apprendre comment dire non, toujours plus fort, pour que même l'écho aigu de tes refus arrive à déchirer une ruelle endormie. Ton corps est un prétexte aux efforts croissants et désespérés qui abreuvent les refus.

Ton corps meurt à petit feu quand c'est lui qu'on met sur le dos de ta colère, qu'il est la face cachée de ton hystérie. Il se fatigue chaque fois qu'on le rend incapable d'éloquence, coupable des abus qu'on lui fait subir. Ton corps doit marcher sur une plus longue distance pour effectuer le même trajet. Trop souvent, ton corps n'est qu'une mauvaise blague, ton corps est une insulte.

Tu en hurles, tu es fatiguée, tu es crevée, de te positionner perpétuellement au centre d'une cible de la vulnérabilité, déchirée entre la volonté de t'aimer et le désir malsain de te changer. Tu hais ton corps et ses préjudices, ton corps qui en plus d'avoir été depuis des siècles brûlé par les inconduites, exige d'être réparé par une affection que tu n'arrives pas à lui porter.

Mais pourtant, dans ce champ de bataille, ton corps demeure envié par les corps plus gros, les corps plus maigres, les corps plus courts, les corps plus longs, les corps plus foncés, les corps brûlés, les corps dépareillés. Ce qui vient juste avant le culte de la beauté, c'est celui de la médiocrité.

Tu sais que les plus beaux sont les préférés, que tous les corps sont des billets de loterie qui visent la symétrie et la minceur à tout prix. La beauté est un privilège, tu le sais, et tu le cries de colère, de désespoir devant le miroir quand il te jette avec mépris une image qui te rend imperméable aux passe-droits. Tu aimerais être aussi belle que celle qui est plus belle que toi en sachant que celle qui est plus belle prie pour être aussi jolie que celle qui est plus jolie. Même si, dans tout les cas, ça ne vous rendrait pas plus heureuses, intelligentes, drôles ou bienveillantes, malgré cette illusion, cette injustice, qui rend les beaux intelligents, les laids incompetents. En toute connaissance de cause, tu te contentes secrètement, malsainement, espérer te retrouver au-dessus de la médiane des apparences, parce que tu sais que la vie donne généralement plus de chances aux enfants aux grands yeux, ceux avec de longs cils, ceux au nez fin. Tu es parfaitement certaine que même les saints ont grandi avec cet inconscient mais insatiable besoin de beauté. Ça te fait vomir, tu sais que l'empathie et la bienveillance que peut t'accorder un inconnu est directement proportionnelle avec ta capacité à te conformer aux standards de beauté.

Mais par-dessus tout, tu sais que la crédibilité est blanche comme neige et qu'elle est à peine plus large qu'un cure-dent et aussi que tu ne sais plus comment te battre sans t'y mouler. Ce n'est pas une obsession à la beauté, c'est une addiction à la validité que tu peux arriver à rapiécer dans les coups d'oeil qui te giflent de plein fouet.

Et alors que tu es toi-même un pion dans l'idolâtrie de la perfection, ça t'enrage de devoir porter ton corps comme un fardeau. Que chaque jour tes idées, tes joies et tes peines le meublent sans qu'on puisse y voir à travers. Si seulement tous les corps étaient transparents, tu te dis, si seulement les corps étaient des fenêtres et pas des barricades, peut-être qu'il n'y aurait pas de miroirs pour se détester.

Et quand tu fermes les yeux assez longtemps, quand tu te retrouves seule assez longtemps, sans miroir corrompu pour t'asphyxier, sans regard pointé vers toi pour te condamner, tu oublies que ton corps est une prison. Et tu jettes les armes, tu lèves le drapeau blanc pour réapprendre comment apprivoiser ta chair. Quand tu n'es pas exposée aux yeux baladeurs, ton corps reprend sa forme normale, celle que tu reconnais, celle qui t'appartient. Ton regard plane au-dessus de tes mains, tes jambes, les courbes de ton ventre, celles de tes seins. Tu contemples tes preuves d'humanité, les chemins de sourires qui convergent vers tes yeux. Tu te plais à halluciner les cheveux d'argent qui bourgeonnent parmi ses novices. Tu observes les ruisseaux de veines aux couleurs d'océans, de marais, qui tracent leur itinéraire vers ton coeur en contournant les artères sous ta peau translucide. Tu épies tes lèvres colorées par l'ivresse du rire et celle de la colère. Tu étudies tes genoux vétérans, brodés de cicatrices et d'ecchymoses délavées. Ton corps, soudainement, n'es plus une insulte, une rançon, un accessoire; il est une œuvre d'art, une aquarelle du temps.

Étonnant, tout de même, que toi et tout le monde dans lequel tu vis accordiez autant d'importance à l'enveloppe qui vous permet d'être en vie. L'étui qui permet à vos poumons d'aspirer vos souvenirs, qui permet à vos coeurs de pomper vos désirs. C'est dommage, que ton corps fonctionne parfaitement, qu'il te permet de chanter, de danser, de rire, de hurler, de dormir et de se réveiller et malgré tout, vous trouvez quand même une raison pour le mépriser, toi et tous les autres. C'est dommage que l'anatomie justifie les injustices, que les différences catalysent l'indifférence. Dommage aussi, que même aujourd'hui, les autres persistent à vivre en noir et blanc plutôt que de s'humaniser en couleurs.

Tu sais que ton corps n'est pas réellement égaré, qu'à chaque fois que tu le perds, tu sais pourtant exactement il se trouve. Dans le miroir de ta chambre, dans celui des toilettes publiques, dans des yeux inconnus, dans les silhouettes de tes amies. Tu sais aussi pourquoi tu le perds,

pourquoi il te fuit inévitablement; c'est parce qu'on t'a appris à être préoccupée, parce qu'on t'a appris que tu devais te mouler à une forme qu'il ne t'était même pas possible d'atteindre, parce qu'on t'a appris à devenir belle. On t'a appris à justifier ton corps comme si tu devais t'excuser de sa simple existence. Mais tu n'es pas née avec tes défauts, c'est l'univers autour de toi qui les a créés. Si tu étais aveugle, si tout le monde autour de toi l'était, te dis-tu, tu serais plus belle. Si on était tous aveugles, ton corps t'appartiendrait.

Parfois, tu arrives à emmurer ces pensées assez longtemps pour qu'elles résonnent plus fort à l'intérieur de tes parois que l'écho des standards que tu te tues à respecter, ces lois qui ne sont justes pour personne. Et pendant un tangible instant il n'a plus envie de fuir et il fait partie intégrante de ton existence. Tu arrives à regarder dans le miroir et à te voir toi, sans te dissocier avec honte de la silhouette qui revêt tes complexes. Tu arrêtes de perdre ton corps, tu t'appartiens, et ça te suffit. Tu n'as plus besoin de te trouver jolie.